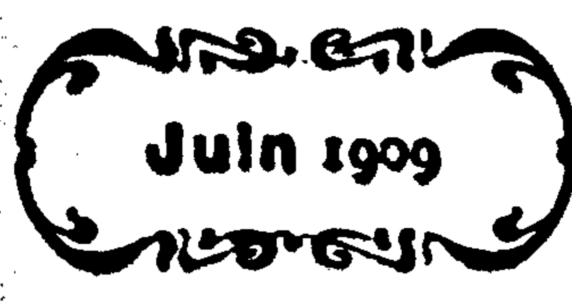
N° 42 — 4° ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes




Rédaction et Administration :
assage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

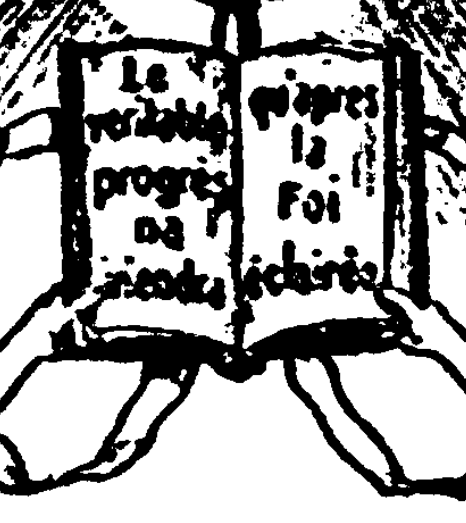
**Abonnement :**
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Étranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
*Agence de Journaux*
11, Rue d'Isly
ALGER

PROGRÈS

FOI

SCIENCE




# LA VIE FUTURE

## SOMMAIRE

# CONSÉQUENCES TERRIBLES DU SUICIDE

Dans ce siècle où l'amour des jouissances frivoles et des plaisirs factices, domine toutes les classes de la société et pervertit toutes les tendances sociales, l'homme, avide de bonheur, ne sait pas supporter les adversités de la vie. Ce ramollissement du courage de la plupart des individus constitue la marque évidente de la conséquence de la décadence morale de la société moderne.

Ne pouvant plus supporter les déboires et les tribulations de la vie, l'homme, souvent affaissé sous le poids des peines qui l'assaillent, faiblit et cherche dans le suicide, la fin de ses maux. A la suite de cette erreur, l'homme devient pusillanime ; il ne peut supporter les ennuis qui assombrissent ses jours et lui font abandonner la douce espérance, soutien des affligés.

Dans ces heures d'angoisse, il perd de vue la route du bonheur et de la félicité.

Alors, mu par des pensées matérialistes, néantistes, il déserte la vie en abrégeant ses jours.

Par suite de l'absence de la croyance en Dieu et en l'âme immortelle et sous l'empire de l'avidité des jouissances de la vie, de l'ambition non satisfaite, et quelquefois de la misère et des déceptions humaines, l'homme s'abandonne au découragement qui l'amène au suicide.

Dans ces sortes de cas, le suicide physique n'est généralement que la conséquence du suicide moral qui résulte de l'âme dévoyée qui a perdu le giron de sa conscience et le sentiment de la raison.

Dans la plupart de ces sombres heures de la vie humaine, il est important de relever le courage de ces âmes faibles et de leur montrer les véritables visions de la destinée humaine et de les raffermir dans la voie de la vérité divine, par une croyance plus pure et plus dématérialisée ; car les malentendus dans les pensées de l'Au-delà entraînent fatalement les mécomptes qui produisent les découragements et les dégoûts de la vie.

Il faut faire comprendre à ces âmes dévoyées que la véritable patrie n'est pas ici-bas, puisque la terre n'est qu'un lieu d'exil où nous sommes obligés d'accepter les peines et les ennuis que nous sommes appelés à y subir.

Nous pouvons toutefois jouir en ce monde d'une certaine dose de bonheur, en proportion de celui que nous procurons à ceux qui souffrent ; mais c'est à condition de ne pas le demander aux choses matérielles, grossières et changeantes de ce monde. Nous devons donc borner nos aspirations vers les choses belles, hautes et souverainement bienfaisantes, conformes à notre nature supérieure faite pour le bien, pour le beau et le vrai, en plein épanouissement de la bonté, de la charité, de la tendresse et de l'amour envers tous les hommes.

Il faut bien se persuader que le bonheur de l'âme déteint sur le bonheur du corps qui en éprouve les douces et vraies conséquences. Ces deux bonheurs se complètent.

Les âmes dévoyées, dont les tendances au suicide deviennent une monomanie dangereuse, ont besoin d'être éclairées et soutenues par des hommes animés de la véritable charité.

Mais cette impulsion instinctive et irréfléchie de se donner la mort, ayant généralement pour cause des ennuis incessants, des peines et des déboires insupportables, ces hommes finissent par perdre courage et s'abandonnent au dégoût de la vie.

Le suicide annonce presque toujours un esprit faux, une raison peu éclairée et une grande faiblesse de caractère.

Il arrive aussi que les hommes se trouvant malheureux et bornant leurs perspectives aux choses d'ici-bas, cherchent ailleurs le bonheur qui leur échappe sans cesse. Alors ils croient trouver cette déité dans la mort ; ils croient y trouver surtout la fin de leurs malheurs, de leurs chagrins et de leurs souffrances.

Hélas ! ces âmes déroutées cherchent le bonheur où il n'est pas.

Dans leurs pensées funestes, elles croient trouver le repos perpétuel dans la poussière du tombeau ; elles se figurent qu'à la mort, l'âme et le corps s'anéantissent !

Quelle erreur profonde dont elles subiront les terribles conséquences!

Généralement les âmes égarées ont étouffé dans leurs cœurs toute croyance en Dieu et en l'âme immortelle. Alors, elles calculent froidement le peu de valeur de la vie à laquelle elles préfèrent la mort.

Minées par ces pensées absorbantes et dénuées de tout beau sentiment, toute idée rationnelle s'efface en elles.

Mais l'homme qui quitte ainsi la vie, a-t-il étouffé un instant le cri de sa conscience et de sa raison ? Assurément non. Dans cette situation d'esprit, il n'a pas pensé au déshonneur qui sera la suite de cet acte de désespoir. Il n'a pensé à rien.

Le suicide, considéré dans les conditions physiques et morales qui le produisent est souvent un acte inconscient, opéré dans un moment d'exaltation et de monomanie outrée.

Si ceux qui sont obsédés par ces pensées de désespoir connaissaient les véritables conséquences du suicide et des horribles et terribles souffrances qui en sont la suite, il est peu d'hommes qui oseraient affronter de pareilles douleurs.

Nous extrayons du beau rapport sur la survivance de l'éminent docteur Encausse (Papus), fait à l'occasion du compte-rendu du congrès spirite et spiritualiste international de 1900, ce qui suit :

« Le suicide est tellement utile à empêcher que l'Ecole de Lyon a fait des miracles avec cela ; le nombre de personnes qu'elle a empêchées de se suicider est considérable, parce qu'il a suffi, dans une séance de voir un suicidé, pour ne jamais avoir envie de l'imiter. Pourquoi ? parce que toujours la nature est simple dans ses lois.

« Vous avez voulu vous en aller, elle ne vous connait pas. Il y a une époque déterminée, vous devez partir à tel moment. Vous êtes parti avant, cela ne la regarde pas, elle ne vous fait pas passer en astral. Vous avez tous les besoins terrestres ; manger, boire, dormir, vous reposer. Vous voulez rentrer dans ce corps et vous restez autour de lui tant que l'époque n'est pas venue où vous deviez vous en aller. La souffrance du suicidé est très grave. »

« Quand le moment est venu, il y a un être à côté de vous qui n'est là que pour cela, dit la Gnose, alors, il vous arrive des choses étranges : vous recevez une tuile sur la tête et cela ne vous tue pas ; mais vous tombez de votre hauteur sur un trottoir, vous vous brisez la tête. L'être fatidique a le choix de vous faire partir comme il veut, le tout est de vous y attendre, de vous mettre dans une situation où l'esprit ne regrettera pas la terre qu'il est obligé de quitter.

« Le seul moment difficile, c'est le moment de la libération de l'astral, au moment où il se désagrège en deux sections ; celle que l'esprit a illuminée, et que l'esprit emporte et celle qui reste sur terre. Si l'esprit a illuminé peu l'astral, il pourra s'élever très peu parce que l'enveloppe est très faible et ne résiste pas au rêve dans lequel il va tomber. »

Autant la mort naturelle est douce pour l'âme qui s'y est préparée, autant elle est terrible pour l'âme puérile et pusillanime qui n'a pas le courage d'attendre vaillamment l'heure du trépas, marquée par la destinée de chacun.

Ah ! si les conséquences du suicide étaient mieux connues, ces désespérances de la vie humaine se produiraient bien rarement ; car quel est celui qui oserait affronter les tortures auxquelles le suicide est condamné par la nature même de sa lâche désertion de la vie.

Ce n'est donc pas sans raison que les communications d'invisibles supérieurs, nous apprenant que le suicidé qui a cru fuir la souffrance, n'a trouvé, hélas ! dans l'Au-Delà, que la torture la plus cruelle et la plus horrible.

Malheureusement, la généralité de personnes subjuguées et hantées par des pensées et des désirs de suicide ne connaissent pas les terribles conséquences de cet acte insensé ; car si elles les connaissaient elles reculeraient d'épouvante.

Dans notre siècle de matérialisme à outrance et de veulerie, les hommes ne cherchant que les jouissances de la vie présente, ne peuvent souvent supporter les adversités des jours sombres de leur existence. Alors ils désertent le combat, dans l'espoir de

trouver dans le néant, qui n'existe pas, une quiétude imaginaire qui les trompe.

C'est pourquoi les suicides se multiplient de plus en plus.

Nous voyons dans une statistique de 1820 que le nombre des suicides connus était alors de 1.500 ; ce nombre s'est élevé à 8.000 à notre époque dite de progrès.

Ce sont donc 8.000 malheureux qui désertent la vie et se réfugient dans la mort croyant trouver la fin de leurs souffrances.

Ah ! que les malheureux qui manquent de courage lisent le journal *La Vie Future* ; ils y verront les horreurs des peines des suicidés.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*

# MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

## IV

> S'il y a « plusieurs demeures dans la maison de notre père », ce ne sont point autant de lits de repos, mais bien des séjours où les facultés de l'âme s'exercent dans une énergie d'autant plus développée ; ce sont des régions où l'on apprend à mieux connaître la nature des choses à mieux comprendre Dieu, à mieux l'adorer dans sa splendeur.
>
> Camille FLAMMARION.

La malade mourut quelques jours après et sa mère arriva immédiatement. Quel ne fut pas l'étonnement de Frances Redell quand elle vit que le fantôme qu'elle avait aperçu était celui de la mère. Elle décrivit même le costume et le bougeoir et les parents de la malade déclarèrent que c'étaient bien ceux dont se servait cette femme.

Voici ce qui a dû se passer : la mère inquiète de l'état de sa fille, lui aurait fait, pour ainsi dire, une visite physique pendant qu'elles dormaient toutes deux ; et, ce faisant, elle aura modifié une portion de l'espace, non pas matériellement, ni optiquement, mais

de telle façon que des personnes susceptibles se trouvant dans cette portion d'espace auront été à même d'y distinguer en quelque sorte une image répondant approximativement à la conception qui existait dans l'esprit de la mère relativement à son propre aspect, alors que la mère elle-même ne se souvenait plus d'avoir pensé à sa fille cette nuit-là et que celle-ci étant morte, on ne pouvait savoir si elle avait, comme Frances Reddell perçu l'image de sa mère.

Cela prouve que le moi subliminal, loin de former un simple enchaînement de remous et de tourbillons, isolés en quelque sorte du courant principal de l'existence humaine en constitue, au contraire, le courant le plus important, celui que nous pouvons, avec le plus de raison, identifier avec l'homme lui-même.

Ces actions et ces perceptions d'esprits encore incarnés communiquant les uns avec les autres, passons à l'étude des actions d'esprits dépouillés de leur enveloppe charnelle ; étudions aussi : les formes de perceptions à l'aide desquelles des hommes encore en vie répondent à ces influences mystérieuses.

Cette transformation se fait en réalité sans solution de continuité. Le *moi subliminal* que nous avons suivi, à travers les différentes phases de sensibilité croissante, que nous avons vu acquérir une indépendance de plus en plus grande des liens organiques, va être étudié au point de vue de sa sensibilité à l'égard d'influences encore plus éloignées, car il est doué d'une existence indépendante même après la destruction de l'organisme.

Et d'abord la survivance existe-t-elle ? Et qu'elle signification devons-nous donner au mot *esprit ?*

D'après l'opinion populaire, un *esprit* est une personne décédée autorisée par la Providence à se tenir en communication avec les survivants.

Cette définition renferme au moins trois assertions qui ne reposent sur rien.

En premier lieu, des mots tels que *Providence* ou *autorisation* ne s'appliquent pas plus au phénomène en question qu'à un autre phénomène quelconque. Tous les phénomènes s'accomplissent

suivant les lois de l'univers et par conséquent avec l'autorisation de la *Puissance suprême* de l'univers. Et d'un autre côté, les phénomènes dont il est question ne renferment pas plus de justice poétique et ne sont pas plus adaptés aux prières et aux désirs humains que, les faits qui se déroulent dans le cours ordinaire de l'histoire terrestre.

En deuxième lieu, rien ne nous autorise à affirmer que le fantôme que nous voyons, lors même qu'il est *occasionné* par une personne décédée, *soit* cette personne elle-même, au sens ordinaire du mot. Il s'agit plutôt de ces figures hallucinatoires ou fantômes analogues à ceux que des personnes vivantes sont susceptibles de projeter à distance sans qu'on soit autorisé à affirmer que l'apparition qu'on voit soit la personne vivante *elle-même*; de même, ce que nous appelons un spectre ou un revenant n'est nullement la personne décédée elle-même : il existe certainement une connexion entre le spectre et la personne décédée, mais cela est loin de signifier l'identité complète.

En troisième lieu, nous ne devons pas attribuer au fantôme les mobiles que nous croyons pouvoir attribuer à la personne décédée.

Essayons donc une définition plus exacte. Au lieu de voir dans l'*esprit* une personne décédée autorisée à entrer en communication avec les survivants, définissons-la comme une *manifestation de l'énergie personnelle persistante* ou comme une indication qu'une certaine puissance dont l'idée est attachée à celle d'une personne que nous avons connue continue de se manifester après sa mort Il est même possible que cette force ou influence qui, après la mort d'une personne, crée une impression fantasmagorique de cette personne, soit due non à une action actuelle de cette dernière, mais à quelque résidu de la force ou de l'énergie qu'elle a produite pendant qu'elle était encore vivante.

*(A suivre)* Isidore LEBLOND.



# Crise d'une Ame allant vers l'Idéal[1]

*(Suite)*

---

Cette longue et pénible, mais fructueuse étude, a des exigences qui nécessitent un certain isolement et une discipline personnelle rigide. Je vis donc seul, mais je ne m'en effraie pas. Jean Reynaud dit quelque part : « Ne t'effraie pas de te trouver seul, ton isolement te fait grand », cette pensée fait ma consolation. Puis dans la solitude on pense, on rêve, on désire, on veut.

Cet état de mon âme solitaire, je le trouve résumé dans ces beaux vers du *Grand Victor Hugo :*

Je rêve l'équité, la vérité profonde
L'amour qui veut, l'espoir qui luit, la foi qui fonde
Et le peuple éclairé plutôt que châtié.
Je rêve la douceur, la bonté, la pitié
Et le vaste pardon. De là ma solitude.

Ces sublimes paroles, je les fais miennes. Je les fais miennes, parcequ'il me faudra les répéter un jour, — dans l'avenir — parce que mon rêve deviendra un fait.

Les pensées sont des forces. « L'homme est une créature de réflexion, ce sur quoi il réfléchit dans cette vie, il le devient par la suite ». Ainsi le veut la loi.

Je transformerai donc en réalité toutes les nobles idées de grandeur et de gloire pour autrui qui s'éveillent chaque jour dans mon esprit.

Je sentirai tout un peuple au bout de mon bras et j'aurai le bras libre. Ce peuple, qui n'est pas occidental, avec lequel mon âme vit et pour lequel mon cœur bat déjà, ce peuple, dis-je, produira de la force physique et de la force morale. Il travaillera, il aura du caractère ; il sera une personnalité libre, vibrante d'énergie, de volonté, et dont tous les efforts seront en harmonie avec l'ensemble.

---

(1) Voir le n° 11 de la *Vie Future*.

Ce peuple deviendra alors l'égal de ses voisins heureux et puissants et le protecteur des plus faibles, des moins privilégiés. Il démontrera ainsi que la grandeur d'un peuple est toujours le résultat de l'activité et de la moralité de ces citoyens devenus, je le répète, des individualités vraiment libres, capables de trouver en elles-mêmes les forces nécessaires à leur vie physique et intellectuelle.

Pour cela, il me faudra lutter et ne point connaître d'obstacles à mes grandes pensées. Il me faudra sacrifier toute ma vie au bonheur des hommes pour lesquels je serai le Destin ou la Providence.

Qu'aurai-je à redouter? Rien, attendu que « celui qui renonce à tout sentiment personnel et fait de soi-même un instrument de travail pour les mains divines, n'a pas à redouter les épreuves et les difficultés de ce monde si dur. — Selon ta volonté, je travaille — Pourquoi donc se préoccuper? « — N'ayez point souci du lendemain, disait Jésus — » J'entrerai donc dans la lice et, soldat de l'armée du progrès, je ferai le coup de feu. Mais ce que je chercherai à atteindre, ce n'est pas mon frère; ce que je voudrais détruire, ce n'est pas la patrie voisine sachant que la Paix est la vertu de la civilisation et que la guerre en est le crime. Le triomphe que je désire, ce n'est pas le mien; la douleur que je veux apaiser, ce n'est pas celle qui naît du mal et qui ne peut s'en séparer. Ce que je veux voir disparaître, c'est l'ignorance, les mauvaises habitudes; c'est le vice, ce Protée habile et dissimulateur, c'est la guerre sourde ou déclarée des passions, c'est l'égoïsme, le mensonge et l'hypocrisie. C'est la misère physique et dégradante; c'est l'Etat social fondé sur la distinction des races, des classes et des fortunes. Ce que je veux vaincre, enfin, c'est le vieux code et le vieux dogme,

Je veux une Religion vraie, pensée et voulue par chacun. Une Religion éclairant les âmes sur leur origine, leurs devoirs, leur destinée. Religion Universelle ayant eu pour précurseurs tous les penseurs, les philosophes, les initiés, depuis Christna jusqu'à Allan-Kardec, sans oublier Jésus et Mohamed. Religion combattant

toutes les superstitions, tout fétichisme, toute instruction pour mendier le ciel, et tous les prêtres repus, intermédiaires de cette mendicité, exploiteurs du fétichisme et propagateurs de la superstition ; tous les prêtres dont la trop grande puissance et la trop grande richesse sont un danger pour les États.

Ce que je veux c'est enseigner la grande Loi de progrès qui plane sur l'histoire, c'est le sentiment de la dignité humaine fortement imprimé dans toutes les âmes, c'est le respect des consciences, c'est la reconnaissance immédiate du mérite et de la vertu.

Ce que je veux aussi, et surtout, c'est qu'on instruise sainement les enfants, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. Que de bonne heure on leur apprenne à bâtir une barrière solide entre eux et les maladies, en les habituant à des pensées saines et élevées, à une vie pure. Je veux qu'on leur apprenne à chasser les images de mort, de maladie et les émotions discordantes comme la haine, la méchanceté, la vengeance, l'envie et la sensualité. Je veux qu'on leur dise que la nourriture malsaine, l'air malsain, font du sang malsain ; que le sang malsain fait des tissus malsains et que la chair malsaine fait un mal pervers. « *Mens sana in corpore sano.* »

Je veux qu'on lui apprenne que les pensées saines sont aussi essentielles à des corps sains que les pensées pures à une vie droite. Je veux qu'on leur enseigne à cultiver une volonté ferme et à se fortifier contre les ennemis de la vie de toutes les manières possibles et honnêtes.

En un mot, ce que je veux, c'est glorifier sans cesse le travail et l'effort, qu'ils soient manuels ou intellectuels ; c'est flétrir la paresse comme un vol et une tare ; c'est veiller à l'éducation et surtout à l'instruction qui influe sur toute la vie et, en se répandant, apporte, en toutes choses, de la lumière et détruit les superstitions imbéciles. C'est s'assurer qu'éducation et instruction éveillent les énergies humaines dès l'enfance pour les faire servir à des œuvres de progrès, c'est-à-dire d'évolutions, de transformations sociales, qu'elles chassent, avec la misère des cerveaux, la

misère et l'ordure des logis pauvres et procurent à chacun un bien-être en rapport avec son milieu, j'entends par là, mettre à l'abri du besoin les hommes les moins riches et leur assurer, au moins pour minimum, ce que nous nommons médiocrité bourgeoise.

Ce que je veux enfin c'est agrémenter la vie publique de nombreux jours de beauté, de joie et d'exaltation. L'homme a besoin de se distraire. Aux grandes époques de sa vie terrestre, l'homme aime à s'entourer de solennité. Il lui faut des fêtes, de grandes réjouissances, des anniversaires à célébrer, des gloires à chanter.

Toute une révolution ! mais une révolution préparée, voulue, mûrie dans tous les cœurs d'abord. Quand les âmes sont conquises, le reste se fait tout seul. L'ordre physique procède de l'ordre moral.

(*A suivre*). X....

## LETTRE OUVERTE
## à Monsieur l'Archiprêtre de la Cathédrale d'Alger

Monsieur l'Archiprêtre,

En vous adressant cette lettre ouverte, je rends à César ce qui apppartient à César et au mérite ce qui appartient au mérite. J'obéis à un besoin de mon âme. Besoin de crier, bien haut ce que je pense de vous. Besoin de vous dire en qu'elle estime je vous tiens, et ce, avec le franc-parler d'un homme qui se moque carrément du qu'en-dira-t-on, n'écoute que sa conscience, n'obéit qu'au devoir.

Je n'ai que faire de l'opinion des gens qui trouveront étrange que d'aimables paroles, de fraternels avis vous soient adressés dans une *Revue d'Etudes psychiques*. Qu'ai-je à me soucier de ceux qui trouveront plus étrange encore que ces louanges, ces amicales paroles, soient rédigées par la même main qui en, d'autres cir-

constance, en d'autres écrits et, à cette même place, fut si rigide pour l'Eglise Romaine, si brutale pour ses dogmes?

Si ma main est de fer, n'ai je pas le devoir pour la rendre plus douce, de la recouvrir d'un gant de velours?

Si ma main frappe sévèrement qui mérite d'être frappé, ne peut elle pas aussi se tendre franchement, dans un geste plein de cordialité, vers qui est digne de cette marque de réelle sympathie?

Ceci dit, laissez-moi vous complimenter très sincèrement pour la netteté de votre langage au cours de vos conférences désormais célèbres. Il est rare de voir un prêtre, un dignitaire de l'Eglise, tourner le dos au Syllabus et regarder en face la science et l'histoire. Plus rares encore sont ceux qui, du haut de la chaire, en présence d'un auditoire comme celui que votre talent a su grouper, osent citer des poètes comme Victor Hugo, des écrivains tels que Voltaire. Ne serait-ce que pour cette franchise, cette loyauté, on vous doit le respect, de la sympathie, j'ajouterai quelque peut d'admiration. Libres-penseurs et matérialistes sont bien souvent mis sur la sellette, vous ne leur laissez aucun atout; vos conférences sont autant de coups de tonnerre retentissant sur leurs têtes. Qui s'en plaindra?

Seulement ceux-là qui ont eux-mêmes peur du tonnerre de Vérité; ceux-là seulement qui, comme vous l'avez si justement dit, « Se disent libres penseurs pour avoir le droit de ne penser à rien » ceux enfin qui pour satisfaire leurs appetits malsains, s'empressent de faire la nuit pour pouvoir, sous le couvert de son ombre, se livrer aux pires orgies, accomplir les plus lâches infamies.

Démasquer tous ces Tartuffes est un beau geste.

Clouer au pilori de l'opinion publique ces mauvais ouvriers, ces semeurs d'ivraie, ces détrousseurs d'âmes, ces éteigneurs des lumières qui brillaient dans le ciel, est le devoir de quiconque a le sentiment du juste, qu'il soit prêtre ou laïque, chrétien ou musulman. Certains vous reprochent de ne pas toujours dire toute votre pensée; on devine, en effet lorsqu'on sait vous comprendre, que vous avez des idées de derrière la tête.

Je ne suis pas de l'avis de ceux qui vous font ce reproche. Toutes

les vérité ne sont pas bonnes à dire : « Ne donnez pas vos perles aux pourceaux, disait Jésus, ne jetez pas vos choses saintes aux chiens de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se tournant, ils ne vous déchirent » (Math. chap. VII-6) Le Sage de Nazareth, lui-même, ne parlait qu'en paraboles.

En vous, monsieur l'archiprêtre, ce que j'admire, ce n'est point votre soutane, votre camail d'hermine, votre grade, vos éloquentes paroles, ce que j'estime, c'est ce que nul ne voit mais que je vois, moi, c'est-à-dire votre âme. Oui, je la vois, votre âme, dans l'énergie que vous déployez pour raviver la foi ; je la vois, dans vos paroles, cris de votre conscience ; je la vois encore et surtout dans les mystérieuses pensées que vous cachez au plus profond de votre cœur, que vos lèvres n'osent ou plutôt ne peuvent prononcer : pensées angoissantes parfois, souvent consolantes et pleines de promesses pour l'avenir.

L'avenir ! peut-elle ne pas y songer, votre âme trempée pour la lutte ? Peut-elle ne pas rêver réformes, progrès, vérité plus parfaite, amour plus intense, fraternité universelle ? Dire le contraire serait mentir et, de vos lèvres, un mensonge, sur ce point, ne peut et ne doit jamais tomber.

Quelqu'un m'a dit un jour, en me parlant de vous « Ce prêtre doit souffrir ! »

Oui ai-je répondu, il est certain que l'archiprêtre d'Alger souffre cruellement (moralement s'entend).

Il souffre, parce que toute âme éprise du beau, du vrai et du juste, souffre toutes les fois qu'elle est mise en présence du laid, du faux et de l'injuste. Il souffre parce que sa voix, quoique entendue par un auditoire allant toujours croissant, quoique vibrante et chaude, ne réveille qu'un très petit nombre d'âmes, ne réchauffe qu'un nombre très restreint de cœurs. Il souffre parce qu'il aime.

Il souffre, enfin, parce que qui cherche la Vérité, qui pense, qui sonde l'horizon, souffre.

Quiconque veut faire l'ascension de la montagne au sommet de laquelle on aperçoit le Temple de toute Vérité, de toute Justice, de tout amour, doit être prêt pour la souffrance, Le chemin est rabo-

teux, hérissé d'épines autour desquelles s'enroulent et sifflent de venimeux serpents. Malgré cela, il faut avancer, sans souci de la chair meurtrie, déchirée, mordue, souillée; sans crainte des reptiles, de leur bave et de leur dard.

Pélerin éternel, il faut marcher sans cesse ayant pour unique guide l'étoile du berger, j'ai nommé la conscience autrement dit. la pensée de Dieu.

Le pontife de Rome songerait, dit on, à placer sur votre tête la mitre de l'évêque : en votre main, la crosse du prélat.

Sans attendre votre réponse négative, je me permets de vous crier : Casse-cou !

Evêque, vous, allons donc ? Prêtre, je vous estime, prélat, je vous mépriserais.

Vous êtes un penseur, Monsieur l'archiprêtre, et vous n'avez que faire d'une coiffure dorée enserrant votre cerveau.

Si votre tête a besoin d'être ornée, il reste encore assez d'épines aux buissons pour vous en tresser une couronne dont les rubis seront les gouttes de sang versé pour le bonheur des âmes. Vous êtes pasteur d'un pauvre troupeau de brebis maigres et constamment tondues. Pour houlette, vous n'avez qu'un frêle roseau qu'un souffle ploie, qu'un moindre choc peut briser. Ce roseau est sublime ne le troquez pas pour un hochet de vanité.

Vous n'avez pour siège que la chaise à un sou de votre cathédrale, soyez-en satisfait; elle vous sera plus utile et elle est en tous cas plus solide que le trône doré d'un prélat. La chaise d'un sou peut devenir un piédestal, il suffit, pour cela, de monter dessus et de savoir haranguer un peuple .

Cette chaise-là a eu ses heures de gloire et de sublimité.

L'illustre vagabond de Nazareth n'avait pour siéger que les pierres du chemin. Il eut, plus tard, un trône lumineux, le Golgotha ; pour manteau royal, la croix sanglante ; pour cour, deux larrons et des soldats insolents ; pour diadème, des épines tressées. Comme suprême consolation : la trahison de Judas, le reniement de Pierre, les crachats de la foule.

Qui veut être Roi, du Royaume qui n'est pas de ce monde, doit

accepter ces suprêmes ornements, doit recevoir cette sublime investiture du mépris et du sang.

Enfin, quelques insensés trouvent que vous devriez changer votre soutane contre la toge de l'avocat.

Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils disent. Pareil échange serait une faute grave, une erreur ayant pour conséquence immédiate de compromettre votre marche ascensionnelle et les vues de la Providence à votre égard, vues qui ne se limitent pas à une mesquine vie terrestre, au cours de laquelle vous plaidez du reste et magnifiquement, la cause de la morale, de la Foi, et du *Soi réel*, mais à la *succession des vies et du temps.*

Pour expliquer mes paroles, il me faut attirer votre attention sur une loi dont Jésus s'est entrenu avec Nicodème, « Nul ne peut voir le Royaume de Dieu, s'il ne nait de nouveau — et plus loin - ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit :

Il faut que vous naissiez de nouveau. L'esprit souffle où il veut et comme il veut. Vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va. (S. Jean, chap. III, 3 à 9).

De cette loi de Réincarnation, vous ne pouvez en parler en chaire, l'heure n'étant pas encore venue pour l'Eglise, d'en causer utilement ; mais, à vous, Monsieur l'archiprêtre, il vous est permis, que dis-je, c'est pour vous un devoir de la chercher, de l'examiner, l'étudier et la comprendre. A cette recherche, vous n'avez rien à craindre, attendu que l'homme qui sonde le passé, qui apprécie le présent et s'efforce de préparer l'avenir, étend, sans cesse ses connaissances dans le domaine des sciences ésotériques, qui sont appelées à révéler à l'humanité les arcanes de sa nature et la voie de sa destinée.

J'affirme donc que, en vertu de la *Loi de Réincarnation*, vous revivrez (votre âme et son corps spirituel). Vous animerez un nouveau corps de chair. C'est alors seulement que vous aurez le droit de vous revêtir de la toge du défenseur de l'opprimé, du vaincu. Je dirai mieux, ce droit pourra être un devoir.

Pour l'instant, prêtre vous êtes, prêtre vous devez demeurer. Il

faut encore des prêtres. Tous les hommes ne sont pas prêts à recevoir l'enseignement religieux dépouillé des voiles de la parabole et du symbole. Vous l'avez dit vous-même : « Il faut se garder, lorsqu'on arrive les mains pleines de libertés et de vérités, il faut se garder d'ouvrir toutes grandes ses mains et de jeter libertés et vérités au milieu des foules. Les libertés risquent de devenir de la licence et les vérités des erreurs ». Je dirai même que peu d'hommes ont atteint ce degré de l'évolution qui permet de pénétrer et de comprendre l'ésotérisme des religions au point de les fusionner toutes en une unique maxime, celle de Jésus de Nazareth. « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. Vous aimerez aussi votre prochain comme vous-mêmes. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements » (Math. XXII, v. 37 à 40).

Grâce à votre sacerdoce, un merveilleux champ d'études est devant vous : Consciences s'offrant toutes nues à votre examen, misères physiques et morales s'étalant dans toutes leurs laideurs, tares humaines s'avouant avec tout leur cynisme, etc., etc. Votre soutane est un laissez-passer qui vous ouvre et les portes et les cœurs ; usez-en. Soyez un instrument de la Divine Providence pour toutes les âmes éplorées qu'elle placera sur votre route, mais que les pages douloureuses qu'elles écriront devant vous, avec leurs larmes et avec leur sang, forment le livre idéal à l'aide duquel vous réapprendrez la philosophie, la sublime philosophie qui ne s'apprend qu'à l'école du malheur.

Restez donc prêtre, mais ne craignez pas de vous mêler à ce vaste milieu vivace et robuste qu'on nomme la foule. Saturez-vous de l'aimantation des multitudes ; imprégnez vous de l'immense âme humaine. Faites plus encore, descendez dans les bas-fonds de la Société ; coudoyez les lépreux, mangez avec les péagers, soignez les âmes gangrenées, soyez le Bon Samaritain

Il est évident que bien des boues éclabousseront votre belle douillette ; du sang souillera vos semelles, toutes les poussières terniront le vernis de vos chaussures ; vous perdrez peut-être la

considération de quelques timorés, votre stalle au chapitre métropolitain, votre fortune, votre santé ; votre corps d'athlète, lui-même, sera meurtri, brisé, qu'importe ! Vous n'aurez que des ruines autour de vous, mais vous vous serez amassé des trésors que ni les vers, ni la rouille ne rongent. Trésors dont vous ferez profiter l'humanité lors de votre retour dans un autre corps et dans d'autres fonctions.

En attendant ce retour, et lors de votre départ pour l'au-delà, votre âme rayonnante, comme le soleil se levant à l'orient, sortira radieuse de l'amoncellement de laideurs, d'infamies, de fumiers et de boues, et s'élèvera flamboyante laissant loin derrière elle ce que vous appelez, avec tant d'esprit, une façade.

« Le corps, avez-vous dit, n'est qu'une façade derrière laquelle se cache une énigme sublime ». Enigme est le mot car, hélas ! comme je le disais plus haut, combien rares sont ceux qui savent découvrir l'âme derrière sa façade.

Et pourtant, si nous nous donnions un tant soit peu la peine d'observer, nous verrions que bien souvent l'âme se met à la fenêtre de sa plus ou moins grâcieuse et élégante façade et que l'énigme — espiègle ô combien ! — ne demande qu'à livrer le secret du sphinx et tendre le fil d'ariane à l'aide duquel le labyrinthe cesse d'être un dédale.

Cette clef du mystère, joserai dire de tous les mystères, ce précieux fil conducteur, c'est, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, Monsieur l'archiprêtre, la pluralité des existences de l'âme. Tout est là (1).

Avec cette loi, tout se transforme. Ce qui était mystères et ténèbres devient compréhensible et lumineux. On se libère.

Comprenez-vous maintenant, Monsieur le chanoine, pourquoi je vous disais que la mitre siérait mal à votre front ?

Vous ne seriez plus libre et vous ne seriez plus dans la lumière : monter aux honneurs du trône épiscopal, serait, pour vous, descendre au gouffre ténébreux où règnent l'ambition et l'orgueil,

(1) Pluralité des existences de l'âme par Pezzani. — Leymarie, éditeur, Paris.

tandis que, descendre dans la nuit des âmes, dans la mare hideuse des passions, c'est s'élever, rayonnant, aux sommets éblouissants de la Divine Lumière, c'est développer l'amour au point d'en être tout embrasé. Ce sera, pour votre prochaine réincarnation, vous faire sortir tout mouillé de *l'eau du puits de la Vérité*. Vous aurez encore la fétidité de l'abîme, vous répugnerez aux grands, parfumés de mensonges, mais vous apporterez la raison, la sagesse, la justice !

Alors, vous aurez le droit d'entrer dans un lieu ou l'on peut discuter l'oppression et la combattre. Droit de réaliser l'une de vos aspirations les plus profondes ; droit de prendre la parole pour expliquer le rôle du genre humain et devenir l'éminent avocat de la souffrance. Etre, en un mot, le porte-lumière et quelque peu le trouble-fête effrayant arrivant, redoutable, un flambeau à la main.

Faire cela, Monsieur l'archiprêtre, ce sera faire la volonté de notre Père Céleste, ce sera entrer en communication avec lui, ce sera réaliser la parole du Maître : « Mon Père et moi nous sommes une seule chose. » (St Jean, chap. X. V. 30).

C'est cette suprême communion que vous souhaite

JOSEPH D'ALGÉRIE.

NOTA. — En donnant l'hospitalité, dans les colonnes de *La Vie Future*, à la lettre ouverte de notre collaborateur, *Joseph d'Algérie*, nous croyons faire acte de *vrai spirite*, c'est-à-dire d'homme juste et tolérant. Nos lecteurs connaissent assez nos convictions philosophiques et religieuses pour ne pas se méprendre sur les sentiments qui nous ont guidé en cette circonstance. Tout bon spirite doit, en effet, admirer et respecter les caractères droits et sincères, surtout lorsque ces qualités se rencontrent chez un prêtre. Nous savons tous comment sont faussés les esprits et les cœurs dans les séminaires. C'est une raison pour que nous félicitions ceux qui, échappant à cette sorte de compression morale, proclament courageusement le Beau, le Vrai, le Juste ; ceux qui, par suite de l'élévation de l'âme, ont su se dégager de l'action déprimante des dogmes et ne se sont pas laissé égarer par des sophismes étroits. Tel est le cas de M. l'Abbé Bollon. Aussi sommes-nous heureux d'affirmer que nous partageons pleinement les belles pensées émises par notre collaborateur à l'égard de ce prêtre d'élite, de ce vrai disciple du Christ qui comprend si bien sa mission ici-bas. H. V.

# NOTRE FEUILLETON

# PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

*(Suite)*

On entendit dans la cour un roulement de charrette, des pas des commandements ; le chien de garde jappa. Au bout d'un instant, les valets, après avoir remisé leurs outils, entrèrent dans la pièce commune. Ils étaient deux. Après un bonsoir retentissant à leurs maitres, ils soulevèrent leur chapeau d'un geste gauche et timide, à l'adresse de Gaëtan qu'ils venaient d'apercevoir, puis, sans un mot, ils prirent place autour de la table. C'étaient deux rudes travailleurs de la terre, aux mains calleuses, aux membres puissants, aux gestes arrondis et lents, des hommes habitués à manier les pesants outils agricoles. Sur leur face, tanée par le vent et le soleil, brillaient les yeux noirs, intelligents et vifs, propres à cette race du Midi. Comme la fermière apportait la soupière fumante sur la table, un nouveau venu fit son entrée. C'était le charretier qui s'était un peu plus attardé que ses collègues pour soigner ses deux chevaux.

« Bonsoir à tous, dit-il. Maitre, c'est-y pour les labours que vous avez « acheté la gazelle qui est à l'écurie ? ou bien pour faire promener « M'amzelle Rosette ? Bougre de sort, il.... »

Juste à ce moment, apercevant le marquis, il rougit et, ébauchant un salut, il vint s'asseoir auprès de ses compagnons qui, le nez dans leur assiette, se tenaient à quatre pour ne pas rire tout haut de sa déconvenue.

Le charretier était un homme d'une trentaine d'années ; son front bas, ses cheveux d'un roux ardent et surtout son accent faisaient deviner qu'il n'était pas originaire du pays. Ses yeux petits, au regard sournois, procuraient à l'ensemble de sa physionomie un air de fausseté cruelle qui le rendait antipathique de prime abord. Il y avait deux mois que le fermier, dans un moment de presse, l'avait embauché, se promettant bien de le congédier ce moment passé, tellement ce garçon lui avait fait mauvaise impression. Puis il avait découvert en lui un si rude travailleur, toujours le premier levé, soignant si bien ses chevaux, qu'il reculait d'un jour à l'autre son renvoi. Pourtant il ne connaissait rien de lui, il ne savait d'où il venait, et il avait bien remarqué que ses compagnons de travail, de braves enfants du pays, le tenaient à l'écart. Ensuite, il avait surpris plusieurs fois, de sa part, un regard de convoitise, quand il

ne se croyait pas observé, se glisser sur sa fille. Après toutes ces constatations, il se promettait bien, dès le lendemain, de le régler. Mais quand, le matin, il descendait dans la cour, et qu'il y trouvait le charretier déjà en train de panser ses deux bêtes qui, depuis son arrivée à la ferme, avaient le poil plus luisant, respiraient un air de santé grâce aux soins du garçon, son égoïsme de paysan se réveillait et l'empêchait de se priver d'un si bon serviteur, se promettant seulement de bien veiller sur lui.

Le repas commença. Jugeant le moment venu, le fermier présenta son pseudo-neveu : « Mes amis, dit-il, voici mon neveu, Jacques, qui vient passer quelques jours avec nous. » S'adressant au charretier : « La gazelle « que tu as trouvée dans l'écurie lui appartient ; je compte bien que tu « la soigneras aussi bien que le *Gris* et la *Rousse*, c'est une fine bête, « comme tu as vu et je ne voudrais pas qu'elle manque de quelque « chose. »

(*A suivre*).

# BIBLIOGRAPHIE

**VIENT DE PARAITRE :**

## Les Apparitions Matérialisées des Vivants et des Morts

**TOME I**

**Les fantômes de vivants,** *illustrés de nombreuses gravures et photographies*

par Gabriel Delanne

*Leymarie*, Editeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris. **Prix : 6 francs**

Si le spiritisme a été aussi vigoureusement attaqué de tous côtés, c'est qu'il combat les idées fausses sur la vraie nature de l'homme qui ont cours à l'heure actuelle parmi les savants, les philosophes et les adeptes de toutes les religions. A tous, il démontre *scientifiquement*, c'est-à-dire par l'emploi de la méthode positive qui s'appuie sur l'observation et l'expérience, que l'âme n'est pas un produit de l'organisme comme le supposent les matérialistes, que ce n'est pas non plus un pur esprit sans réalité positive, tel que l'imaginent les spiritualistes de toutes les écoles.

La connaissance et l'étude du périsprit est un des points fondamentaux de cette nouvelle science. Grâce à son enveloppe physique, l'âme construit son corps matériel, l'entretient et le répare suivant un plan idéal, qui est celui du type auquel elle appartient. C'est dans cet organisme supra-matériel que se conservent les souvenirs, c'est lui qui aide à la production des phénomènes de somnambulisme, de clairvoyance, de télépathie, de même qu'il permet d'expliquer tous les actes subconscients, depuis ceux qui sont physiologiques, jusqu'à ceux qui

ressortissent à la vie mentale proprement dite. Lorsque l'esprit se sépare de son organisme matériel, pour retourner dans l'espace, il emporte ce corps impondérable qui constitue son individualité et qui a enregistré tous les acquis de ses vies passées : dès lors, on conçoit quel immense intérêt s'attache à la démonstration de son existence, qui est en quelque sorte une des pierres angulaires du spiritisme.

Le nouvel ouvrage de M. Gabriel Delanne consacre ses deux gros volumes à cette étude. Le premier, celui qui parait aujourd'hui, s'occupe d'abord de mettre hors de doute l'existence du périsprit pendant la vie. L'auteur ne fait pas de théorie *à priori* ; il s'attache, avant tout, à présenter le plus grand nombre possible de faits, et c'est de la discussion de ceux-ci que ressort, petit à petit, la grande vérité de l'existence du corps fluidique de l'âme. Elle finit par s'imposer à la raison non seulement comme une nécessité logique, mais encore comme un résultat évident de l'observation des fantômes de vivants, qu'ils soient naturels ou provoqués.

Dans ces 500 pages compactes, que des gravures et des photographies illustrent, l'auteur a rassemblé une énorme quantité de documents qui sont puisés parmi les 22 volumes de la *Société anglaise de recherches psychiques*, dans les livres qui ont été publiés sur ce sujet, et dans les revues psychiques et spirites françaises et étrangères. C'est un résumé substantiel qui synthétise toutes les recherches faites depuis vingt-cinq ans dans ce domaine. Nos lecteurs connaissent la méthode précise de cet écrivain et la clarté avec laquelle il conduit ses discussious, aussi est-ce avec plaisir qu'on le prend pour guide afin de s'orienter dans le dédale compliqué des phénomènes.

Une étude sur les apparitions doit commencer logiquement par une discussion sur l'hallucination, puisque celle ci est la seule explication admise par la science. Mais, et c'est ici la nouveauté, les travaux des psychologues anglais ont prouvé que l'hallucination *dite véridique* ou *télépathique* est compatible avec une parfaite santé et qu'elle a pour cause la pensée d'un parent ou d'un ami éloigné. Une discussion approfondie établit que cette hallucination n'est ni fortuite, ni morbide, mais résulte de l'action de la pensée de l'âme dont on voit l'image mentale. Les recherches sur la transmission expérimentale de la pensée donnent une base solide à cette théorie.

Alors on passe aux apparitions télépathiques proprement dites, qui ne sont plus des hallucinations construites par le sujet, mais la preuve que l'esprit de l'agent, c'est-à-dire de celui qui agit, est réellement présent. Chose curieuse, mais bien démontrée, l'apparition n'est visible que pour celui qui subit l'action du fantôme.

Comment faire la distinction entre cette vision et l'hallucination ordinaire ? M. Delanne énumère les caractères spéciaux qui ne permettent pas de se tromper. C'est d'abord quand l'apparition présente des particularités inconnues du voyant telle : qu'un costume spécial ou des blessures qui sont la représentation de la réalité, car l'imagination ou la transmission de pensée ne peuvent en rendre compte. Ensuite, c'est lorsque l'apparition est vue à un endroit où le vivant se sent et se voit réellement transporté. Des exemples nombreux font comprendre que cette double action ne peut s'expliquer par des hallucinations réciproques, mais nécessite la sortie, l'exode de l'âme, de l'agent, hors de son corps.

Enfin s'il arrive que le fantôme est décrit identiquement par plusieurs témoins, qui l'ont vu ensemble ou séparément, alors on arrive à cette conclusion que l'âme est vue par les yeux du corps, comme toutes les autres personnes, ce qui prouve qu'elle est réellement *matérialisée*. Quelle nouveauté que la certitude de cette duplication de l'être humain ! chacun de ces ordres de phénomènes est appuyé par des exemples authentiques empruntés aux meilleures sources. La sûreté de la documentation fait valoir le prix de la démonstration, et cette lecture est positivement convaincante, surtout lorsque l'on songe que l'auteur a dû forcément se borner dans ses citations, mais qu'il donne toutes les indications nécessaires pour que l'on puisse compléter l'enquête, en se reportant aux innombrables récits originaux.

L'antiquité et la généralité du phénomène des apparitions est démontrée avec preuves à l'appui, et si, à cette constatation, on joint l'expérience, alors on comprend que ces fantômes n'ont rien de surnaturel ou de diabolique, puisqu'on les produit à l'heure voulue, à l'endroit fixé, et qu'ici encore, parfois l'opérateur se sent transporté au lieu même où d'autres le voient. L'induction si logique que le périsprit, s'il est visible pour plusieurs personnes, doit être matérialisé, devient une certitude si le fantôme du vivant agit sur la matière. Cette fois l'hallucination ne peut plus être invoquée, car une image mentale ne peut pas déplacer une chaise, ouvrir une porte, etc., etc. L'âme matérialisée, au contraire, se conduit comme le vivant dont elle est le sosie pourrait le faire. Elle marche, elle tient un livre à l'église, elle cause, elle écrit sur une ardoise, etc. Toutes ces actions si diverses ont été observées souvent, et c'est un des attraits de cet ouvrage de voir groupés ces faits si convaincants qui montrent le fantôme agissant à la façon d'une personne en chair et en os.

Chose bien remarquable, la photographie de ces êtres extériorisés a pu être obtenue fortuitement, au grand étonnement des opérateurs qui ne s'y attendaient guère. Voilà ce que l'observation a révélé ; mais c'est loin d'être tout.

La démonstration va devenir encore plus irréfutable si on se place dans des conditions qui permettent de comprendre : 1° D'où vient le fantôme ; 2° de quelle substance il est formé ; 3° comment il s'extériore hors du corps ; 4° quelles sont les relations qu'il conserve avec ce dernier ; 5° où il puise l'énergie qu'il dépense, enfin comment il perçoit la nature sans les habituels organes des sens.

C'est alors que l'auteur nous détaille toutes les recherches des magnétiseurs qui connaissaient le corps fluidique. Deleuze, Chardel, Charpignon, Lafontaine, Reichenbach apportent leur tribut. Puis ce sont les travaux modernes du Ct Darget, des docteurs Baraduc, Luys, et surtout de M. de Rochas. Ici les preuves positives s'accumulent et l'on assiste à la démonstration de l'existence du *fluide des magnétiseurs* dont sera formée cette effigie inerte du corps humain que l'auteur appelle le *fantôme odique*, et qui constitue la plupart des *hallucinations autoscopiques*. On le voit, aucune des modalités d'apparitions n'est oubliée.

Ensuite apparaissent les expériences de Varley et de Crookes sur les fantômes vivants ; les recherches si nombreuses et si précises des savants en compagnie d'Eusapia Paladino ou d'Eglinton, qui ont permis d'obtenir des empreintes et des moulages du corps fluidique extériorisé

et même de la figure. Puis ce sont les photographies à distance de MM. Istrati et Hasdeu, du capitaine Volpi, etc. Cette fois, aucun doute n'est plus possible: l'âme est sortie du corps, elle en a reconstitué temporairement une autre d'une réalité momentanée, mais aussi absolue pendant cette courte période que celle du corps charnel lui-même!

Que de documents, que de recherches, que de preuves sont renfermés dans ce livre. C'est une démonstration irréfutable du phénomène de la matérialisation de l'âme des vivants et elle nous fait comprendre que celle des prétendus morts n'en est que la suite logique. Il faut lire cet ouvrage pour apprécier avec quelle prudence l'auteur discute les faits. Il est si sûr de l'excellence de sa thèse, qu'il se contente de graduer savamment les faits, et que c'est de leur examen que la vérité se dégage d'elle-même, tellement l'enchainement en est décisif. C'est la nature qui parle, et quand l'expérimentation confirme les hypothèses que l'interprétation des faits nécessitait, alors la conviction s'impose d'une manière irrésistible.

Qu'elle magnifique confirmation, pour la science indépendante, des enseignements du spiritisme. Cette fois, il ne s'agit plus de croyances, c'est la preuve péremptoire de l'existence de l'âme obtenue en dehors de tout dogme et de toute confession. Des travaux de cette sorte contribueront à fonder la psychologie intégrale, celle qui, ne s'appuyant que sur l'observation et l'expérience, aboutit néanmoins à l'affirmation absolue de la spiritualité du principe pensant. Espérons donc pour l'auteur un grand succès, car ce sera en même temps celui du spiritisme, que des travaux semblables élèvent à la hauteur d'une science.

---

## APRÈS LA MORT

Par Léon Denis

*Nouvelle édition. — 23e mille*

La librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, vient de publier une nouvelle édition de ce livre (vol. in-12 de 436 pages, prix 2 fr. 50), dont Alex. Hepp, dans le *Journal*, Albin Valabrègue, dans la *Tribune de Genève*, G. d'Hailly, dans la *Revue des Livres Nouveaux*, ont dit qu'il était un chef-d'œuvre.

Plus complet que les précédentes éditions, mis au courant des découvertes et des faits nouveaux qui témoignent en faveur du spiritualisme expérimental, cet ouvrage est destiné à satisfaire les curieux du mystère. Il traite des formidables problémes de l'au-delà et de la destinée, et donne une solution scientifique et rationnelle à cette question si controversée, le pourquoi de la vie! Problèmes ardus, en vérité, mais traités avec un tel charme de style que, dans tout ce livre, on ne rencontre pas une seule page dépourvue d'intérêt. D'un bout à l'autre, il passe un souffle puissant qui entraine, remue l'âme dans ses plus intimes profondeurs. Partie historique, partie philosophique, partie scientifique, partie morale sont semées de pages superbes, où la beauté des pensées s'illumine encore des séductions du style le plus éloquent et le plus élevé.

Ce livre écrit avec un prestigieux talent, est l'œuvre d'un maitre.

---

*Le Gérant* : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — Alger